

Un effort fécond

Misr al-Fatah, 18 mai 1953.

C'est là cet effort, violent jusqu'aux dernières limites de la violence, délicieux jusqu'aux dernières limites du délice, que le Dr Abd al-Rahman Badawi a consacré au livre de la Poétique d'Aristote.

Et je dis : cet effort est violent jusqu'aux dernières limites de la violence ; car ce livre fut traduit en arabe au quatrième siècle de l'Hégire, et il se peut bien qu'il ait été traduit auparavant, au troisième siècle, mais c'est la traduction du quatrième siècle qui nous est parvenue, et elle est défectueuse, profondément défectueuse, ne représentant pas le livre d'Aristote tel qu'il est, ni même approximativement tel qu'il est, et contenant beaucoup de confusion et de désordre.

Et sur cette traduction, et sur une autre apparue également au quatrième siècle mais qui ne nous est pas parvenue, les philosophes musulmans se sont appuyés lorsqu'ils ont résumé cette branche du savoir d'Aristote, de sorte que la connaissance des Arabes et des musulmans concernant cette partie du savoir d'Aristote fut déformée et déficiente ; puis le texte grec de ce livre devint connu au début de la Renaissance, et un groupe de savants italiens de cette époque s'y consacrèrent comme traducteurs et critiques, commentateurs et analystes, et le livre ne tarda pas à dépasser l'Italie pour gagner le reste de l'Europe occidentale, se faisant connaître en Espagne, en France, en Angleterre et en Allemagne, et l'attention des critiques et des savants à son égard ne cessa de croître, comme croissait leur attention envers tout ce qui leur parvenait des œuvres des Grecs en général, et des œuvres du Premier Maître en particulier.

Et cette attention se poursuit sans interruption jusqu'à aujourd'hui ; le livre ne tarda pas à dépasser le cercle des savants et des critiques pour gagner celui des écrivains et des poètes en particulier, de sorte que les arts de la poésie, aux seizième, dix-septième et dix-huitième siècles, en furent influencés, et les écrivains ne cessèrent d'en subir l'influence qu'avec l'apparition du mouvement romantique au dix-neuvième siècle.

Ainsi le livre passa dans l'ancien monde islamique comme passe un nuage d'été — nos philosophes n'en connurent que des fragments, qu'ils ne vérifièrent ni ne jugèrent suffisants, mais qu'ils touchèrent seulement en passant dans leurs livres de logique, afin de recenser ce qui leur était

parvenu de la philosophie d'Aristote. L'engagement du monde arabe avec la Rhétorique d'Aristote fut cependant plus fort et plus profond, se manifestant dans la critique littéraire dès l'époque d'al-Jahiz, puis représenté avec force et clarté dans les arts de la rhétorique depuis Abd al-Qahir jusqu'à aujourd'hui.

Mais l'influence du livre en Europe fut d'une très grande importance, car, comme vous l'avez vu, l'attention qui lui fut portée ne s'arrêta pas aux savants et aux critiques spécialisés, mais les dépassa pour atteindre les poètes et les dramaturges en particulier.

Et ce fut une grave lacune dans notre vie littéraire que de ne connaître de ce livre que son nom, et seulement ces lignes qui se trouvent à la fin des livres de logique, et ce qui aggravait cette lacune, c'est que les modernes demeuraient ignorants même de ce que les anciens avaient connu de ce livre, car ils ne connaissaient pas l'ancienne traduction arabe, et nul, hormis les spécialistes — qui pouvaient se compter parmi les professeurs des universités du Caire et d'Alexandrie — ne connaissait le résumé qu'en avaient fait les philosophes.

Il était donc inévitable que cette lacune de notre culture littéraire arabe fût comblée, et que ce défaut en fût effacé, et la voie pour cela consistait à faire revivre l'ancienne traduction, et le résumé qu'en avaient fait les philosophes d'une part, et à traduire le livre lui-même à nouveau, correctement et avec précision, d'autre part.

Et c'est à cet effort violent et délicieux que le professeur Dr Abd al-Rahman Badawi s'est consacré, y atteignant le meilleur des succès.

Et je me tourne, de temps à autre, vers ce livre, que son auteur m'a offert il y a quelques semaines, et j'y trouve un contentement et un délice, ainsi qu'un effort et une peine, dont je ne trouve que bien rarement l'équivalent lorsque je m'abandonne à ce qui m'est offert ces dernières années en matière de livres.

Quant au contentement et au délice, leur source est qu'un professeur égyptien, l'un des professeurs de l'une de nos universités, a pu tirer de son temps et de cette vie contemporaine qui est la sienne — si encombrée d'événements et si chargée de grandes affaires — une part qu'il consacre à l'un des livres d'Aristote, égalant les efforts soutenus que les anciens et les modernes ont dépensés pour le traduire et le résumer, pour le comprendre et le critiquer, et finalement pour le rapprocher des poètes, qui y trouvent les fondements de leur art tels que le chef des

philosophes les a exposés il y a vingt-trois siècles.

Voici donc un professeur égyptien contemporain qui a à peine dépassé la jeunesse, qui n'a pas oublié sa part de la vie contemporaine avec tout ce qu'elle comporte de bien et de mal, mais qui, malgré cela, ou plutôt pour cette raison même, supporte toute peine et dépense tout effort pour étudier un livre sur les fondements de la poésie composé il y a vingt-trois siècles, rendu en arabe il y a dix siècles, et qui a occupé les Européens pendant cinq siècles ; il ne s'en est pas détourné parce qu'il est excessivement ancien, il ne l'a pas dédaigné parce qu'il n'appartient pas à ces œuvres liées à un bénéfice matériel immédiat, il ne s'en est pas lassé parce que c'est un livre dont bien peu de gens cultivés se préoccupent — il a plutôt aimé le livre pour toutes ces qualités mêmes, et s'y est consacré avec la plus grande passion, avec le plus grand empressement, afin d'en offrir le délice à d'autres comme lui parmi ses compatriotes, parmi les étudiants de la culture et du savoir qui lisent la langue arabe.

Et il a ressenti une certaine honte, pour lui-même et pour son peuple, de voir des orientalistes anglais et autrichiens dépenser des efforts violents pendant des années successives pour étudier cette part de l'héritage arabo-islamique, tandis que nous en restons insouciant, en sachant à peine quelque chose, sans même parler d'y participer.

Il aime donc ce genre de recherche, parce qu'il y trouve un plaisir pour lui-même, une richesse pour sa langue, et un enseignement pour ses compatriotes ; son ancienneté ne le détourne pas de lui, elle l'y attire plutôt, et sa difficulté ne l'en écarte pas, elle l'y pousse plutôt ; puis il dépense tout l'effort qu'il dépense, et atteint tout le succès qu'il atteint, sans exagération ni vanterie, mais ce succès l'encourage plutôt à entreprendre d'autres formes de recherche, non moins anciennes ni moins difficiles que celle qu'il vient d'achever.

Car le professeur Abd al-Rahman Badawi est plongé dans le savoir d'Aristote jusqu'aux oreilles. J'étais parmi les plus désireux de voir nos philosophes spécialistes se consacrer à l'ancienne traduction arabe de la Logique d'Aristote ; car cette traduction, sur laquelle vécurent nos anciens, et par laquelle et dans laquelle nos philosophes excellèrent, devait être ramenée à la vie.

Et le Dr Abd al-Rahman Badawi a consacré une grande part de son temps, de son effort et de son argent à faire revivre cette traduction, en publiant ce qu'il en a publié, jusqu'à ce que, parvenu à la Poétique, et

trouvant l'ancienne traduction de peu de valeur nutritive, il la fît revivre avec le reste, mais sans s'en contenter, et se tourna donc vers le livre même d'Aristote, le traduisant à nouveau, avec précision.

Et il a réuni pour nous, dans ce volume dont je parle, cette nouvelle traduction de sa main, ainsi que la traduction d'Abu Bishr Matta ibn Yunus, et les résumés qu'en firent al-Farabi, Ibn Sina et Ibn Rushd, et a fait précéder tout cela d'une étude détaillée de l'histoire de ce livre dans l'ancien monde arabe, dans le monde européen moderne, et dans les milieux orientalistes.

Tout cela n'est-il pas digne de susciter le contentement et le délice, et plus encore que le contentement et le délice, dans l'âme de celui qui souhaite pour l'Égypte que ses fils s'occupent des réalités et de l'essence de la culture, non de ses apparences et de ses enveloppes, et du savoir pur seul, non de ce qui est plus proche du clinquant et de l'illusion que de toute autre chose ?

N'est-ce pas une cause de contentement et de délice que de trouver parmi les jeunes Égyptiens ceux qui aiment le savoir parce que c'est le savoir, et qui s'y adonnent parce qu'ils trouvent dans cet élan et dans cette production ce plaisir suprême que seules les âmes épurées peuvent goûter ou chérir ?

N'est-ce pas une cause de contentement et de délice que de trouver parmi les jeunes Égyptiens ceux qui s'adonnent au savoir non parce qu'ils en attendent un bénéfice immédiat, mais parce qu'ils y trouvent un plaisir pur de toute souillure, et trouvent dans la production en son sein une prise sur les véritables fondements de la culture sur lesquels repose la gloire des peuples ?

En effet, et ce qui accroît encore ce contentement et ce délice, c'est que le professeur Abd al-Rahman Badawi n'est pas seul parmi ses compatriotes dans cette manière d'aimer le savoir et de s'y consacrer, mais a, dans notre université égyptienne si injustement traitée, des pairs et des égaux qui, comme lui, s'adonnent au savoir pur, et produisent, comme lui, dans le savoir pur, et dépensent, comme lui, ces efforts qui réjouissent ceux qui les entreprennent et réjouissent ceux qui lisent leurs œuvres, mais qui ne valent à leurs auteurs ni gloire ni argent ; car le savoir véritable n'a procuré la gloire à ses praticiens que tardivement, et ne leur a jamais procuré d'argent, mais a plutôt été une source de richesse pour les éditeurs.

Et j'ai dit que nos universités sont injustement traitées — et pourquoi ne le dirais-je pas, quand nous n'entendons ces jours-ci que ceci : que nos universités ont échoué et n'ont pas accompli les tâches pour lesquelles elles furent fondées, ou n'ont pas rempli leur mission, comme on le dit en cette époque où tout s'est mêlé et confondu ? Non — nos universités n'ont pas échoué, tant qu'elles continuent, de temps à autre, à produire le Dr Abd al-Rahman Badawi et ses semblables, qui travaillent et produisent et édifient notre véritable culture moderne sans exagération, sans tapage, sans vacarme.

Et j'ai mentionné plus haut que je me consacre à ce livre, et je ne trouve pas, en m'y consacrant, seulement le contentement et le délice, mais aussi la peine et l'effort ; car lire Aristote, et son ancienne traduction, et les résumés qu'en firent les philosophes musulmans, n'est pas chose aisée et simple comme la lecture de récits agréables, ou de cette littérature facile dans laquelle nous sommes noyés ces jours-ci, mais une lecture qui exige la plus grande patience, et une sorte de réflexion dans laquelle celui qui s'y livre doit s'immerger le plus profondément. Et, sur ma vie, rien n'a rendu la vie littéraire aussi chère à mon cœur que ceci : qu'elle m'offre, de temps à autre, ces livres que je lis en prenant mon temps, partageant avec leurs auteurs l'effort qu'ils ont dépensé et la peine qu'ils ont endurée. Et la vraie littérature n'est-elle rien d'autre qu'un partage fécond entre écrivains et lecteurs ?

Que le Dr Abd al-Rahman Badawi veuille bien accepter de moi mes remerciements les plus sincères, les plus chaleureux et les plus purs ; car il m'a comblé en consacrant aux œuvres d'Aristote cette attention précieuse, et parce que lui et ses semblables ont donné à la culture arabe contemporaine une valeur, et quelle valeur, et une richesse, et quelle richesse.